

XII

Lapides pretiosi omnes muri tui.

Tous tes murs sont pierres précieuses.

« Et moi aussi, je suis peintre ! » disait ce maître Italien qui venait de sentir son génie en présence d'un chef-d'œuvre — « Et moi aussi, je suis architecte ! » a dit une légion de constructeurs au moyen-âge, en présence du spectacle de la nature.

C'est un fait étonnant, et cependant indéniable, que celui de l'éclosion subite d'une école nouvelle en architecture, l'école ogivale. Le génie Français et le génie Chrétien s'étaient rencontrés, et de cette union, naissait une création nouvelle.

J'ai dit avec intention, le génie Français, en dépit de nos voisins d'Outre-Rhin ; car l'art ogival est né chez nous, chez vous, plutôt, dans l'Île-de-France ; c'est un point acquis et accordé même par les étrangers. Notre patriotisme a droit d'en être fier !

Avant d'aller plus loin dans l'explication des mystères écrits à Notre-Dame, j'ai pensé qu'il fallait

donner quelques aperçus sur l'art Chrétien, au moyen-âge, d'après les maîtres. Le sujet est élevé, sans doute, mais il n'est pas au-dessus de cet auditoire....

Dans l'art nouveau, ce n'est pas la pensée Grecque qui préside. Quoique élevée, la pensée Grecque, au fond, est toute païenne et sensuelle.

Ce n'est pas l'idée Romaine. L'idée Romaine rappelle, il est vrai, la majesté du peuple Roi, mais aussi la force brutale et la violence.

C'est la pensée Chrétienne, pensée éminemment vraie et philosophique. C'est la pensée Française, l'idée chevaleresque, pleine d'indépendance et de règle, d'audace et de liberté.

La source où le génie Français puise alors ses idées, c'est la foi, l'enseignement de l'Eglise, la tradition, l'histoire et la légende, qui parfois explique l'histoire.

Sa règle, c'est l'autorité apostolique ; son cadre, c'est le monde, Dieu, la création, la chute, la Rédemption, la vie de l'Eglise, la fin de l'humanité, en un mot, tout ce grand cycle des choses qui venant de Dieu, doit retourner à Dieu.

Son modèle, c'est l'univers, la création tout entière, livre toujours ouvert et toujours éloquent, à qui sait le lire.

Sa force, c'est un art indépendant et cependant

réglé ; libre, mais logique ; c'est une imagination raisonnée ; ce sont les idées les plus vraies, les plus neuves, les plus hardies ; un amour et un enthousiasme pour le beau, qui dépasse tout ce qui s'était vu jusqu'alors.

Que demande-t-on à une œuvre pour qu'elle soit belle ? On lui demande d'abord l'unité et la variété. Quelle unité dans cette métropole ! Tout converge vers le Christ et vers sa Mère. Ils sont le centre d'où partent tous les rayons, et vers lequel tendent toutes les idées. En même temps, quelle variété, depuis les lignes architecturales les plus simples jusqu'aux lignes les plus complexes, destinées à faire parler les plantes, les animaux, l'homme et Dieu lui-même.

Toute œuvre d'art doit ensuite exprimer une idée, si elle ne veut pas être un corps sans âme.

Si cette idée est rendue d'une manière vraie, correcte, convenable, si l'œuvre qu'elle a produite est à sa place, vous arrivez au beau. Si la place est admirablement choisie, si l'exécution est parfaite, animée, vivante ; si l'idée qu'elle exprime est grande et ouvre des horizons sur l'infini, l'œuvre est sublime.

C'est le caractère de l'art Grec. Là, l'idée est fautive souvent, mais elle existe. L'exécution ne peut être dépassée ; la place choisie par l'artiste est

la vraie ; l'œuvre fait rêver à l'infini. Le génie Grec est sublime.

L'art Romain est trop imitateur ; il manque d'originalité et de souffle, et s'il a de la majesté, il révèle plutôt la grandeur matérielle que la force morale.

Ne craignons pas de le dire, l'art Chrétien et Français, au moyen-âge, peut rivaliser avec l'art Grec. Si l'exécution chez lui n'atteint pas la perfection d'Ictinus ou de Phidias, l'idée excelle, l'imagination dépasse, la beauté morale remplace la beauté plastique, et le cœur parle là où le Grec ne faisait parler que les sens !

Or, n'est-ce pas le cœur qui fait la vraie grandeur ? C'est le cœur qui rend éloquent, a dit Quintilien. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues.

Quand on contemple ces voûtes aériennes, qui ont brisé la courbe antique, et se sont rapprochées du ciel, en se rapprochant de la ligne droite, pour entonner un *Sursum corda* admirable, on sent à la fois la nouveauté, la hardiesse, un trait de génie, une création, et la pensée va se perdre dans l'immensité.

L'architecte nouveau sera avare de matériaux ; et cependant, il fera une œuvre grande comme l'univers, solide comme la terre, grâce à une exécution où l'équilibre sera tout le secret de la force.

Le maître modèlera sa cathédrale sur le corps humain. Elle aura, comme lui, son ossature puissante, ses parties molles, ses os, ses nerfs, ses chairs, c'est-à-dire ses colonnes, ses contreforts, ses baies immenses, ses verrières. Elle aura ses portes hardies, s'élargissant du dedans au dehors, afin de laisser un plus libre passage à la foule, protégées par des arcs puissants, qui laissent au-dessous d'eux de vastes surfaces remplies d'un peuple immense.

Elle aura ses tours hardies, ses flèches sveltes, hautes comme le ciel.

Elle ne se contentera plus de l'antique acanthe, qui, pour être belle, ne cesse d'offrir toujours le même ornement ; elle appellera toutes les plantes, tous les arbres, toute la flore locale, et les plantes, et les arbres, et les fleurs, souples et dociles dans les mains de l'ouvrier, germeront dans ce monument, aussi nombreuses, aussi variées, aussi belles, aussi pittoresques qu'elles le sont autour de nous dans la nature toujours jeune, toujours belle et toujours variée. La pierre se modèlera sous sa main, comme l'argile sous la main du potier ; on la traitera comme on traite un esclave, et la pierre se soumettra.

Les animaux obéiront comme la matière, comme les plantes, comme les fleurs. Enfin, l'art nouveau

parlera en maître à tout ce qui vit et se meut autour de lui, et, comme Dieu créateur, il donnera à tous une place dans sa création nouvelle.

Sa pensée ne se contentera pas de ce qui est, elle ira jusqu'au monde fantastique, imaginaire, jusqu'à ce qui pourrait être.

Des êtres monstrueux rappelleront, ceux-ci les vices, ceux-là les vertus; d'autres, les esprits déchus que S. Paul nous montre répandus dans les ténèbres de l'air. Chacun de ces êtres sans nom, dira ce que le maître a voulu lui faire dire, et cela nettement, sans phrases, avec énergie, concision, quelquefois avec une sorte de brutalité sauvage. Malgré leur laideur, ces êtres sont beaux, parce qu'ils rendent une idée et qu'ils sont à leur place; malgré leur monstruosité, ils sont dans l'ordre, parce que si la nature devait produire de tels monstres, elle ne les produirait pas autrement; enfin, souvent ils sont sublimes, même dans leur dégradation, parce qu'ils réveillent en nous l'idée de l'infini.

Les êtres supérieurs, nous l'avons déjà dit, ne sont pas oubliés. L'homme est là, dans toutes ses faiblesses et dans toutes ses grandeurs, depuis la figure sinistre de Judas, jusqu'à l'image de la divinité, humanisée dans la personne du Christ, et de l'humanité divinisée dans celle de sa Mère. Artisans, ouvriers, peuples, chevaliers, bourgeois, vierges,

martyrs, rois, prophètes, docteurs : toute l'armée terrestre ; anges, archanges : toute l'armée du Ciel ; l'univers tout entier, en un mot, joue son rôle dans ce grand drame humain qui s'ouvre au paradis terrestre, pour finir au jugement universel.

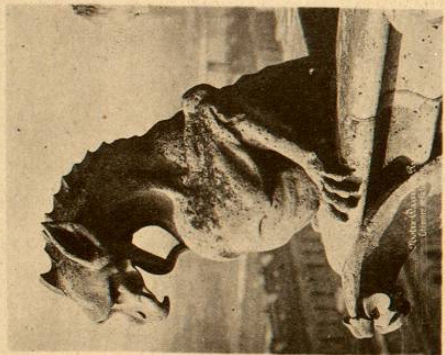
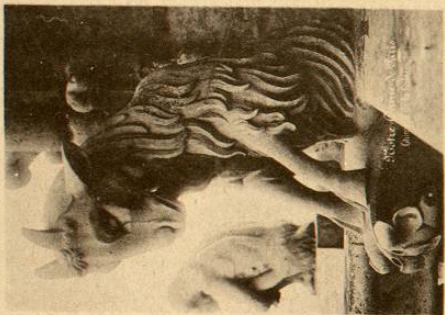
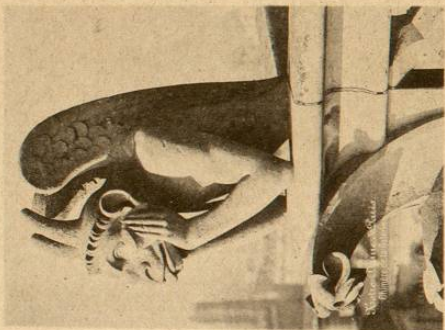
Quelle idée ! quelle conception ! quel plan ! C'est grand comme l'espace qui n'a pas de bornes ! l'œil se perd de toutes parts....

Et maintenant, l'exécution est-elle à la hauteur de l'idée ? Jugez-en vous-mêmes.

Voici à cette porte du cloître, dont nous parlions hier, le massacre des saints Innocents. Hérode, froid, impassible, implacable, donne ses ordres. Des bourreaux, tout maillés, tuent, égorgent sans pitié ! Des mères affolées, éperdues, défendent leurs enfants avec rage et désespoir ! C'est saisissant ! Jamais page ne fut plus mouvementée ! Le cœur a passé par là !

La Vierge Marie fuit ; elle tient son enfant dans ses bras. Une frayeur maternelle, mais calme, est sur ses traits. Joseph la rassure en lui rappelant l'ordre du Ciel ! Comme la page sacrée est rendue !...

Voici à côté, à la porte rouge, le couronnement de la Mère de Dieu dans le Ciel. La Vierge Marie est assise à la droite de son Fils, sur le même trône. Elle joint les mains et incline légèrement la tête. Un ange apporte une couronne du sein d'une nuée



CHIMÈRES DE LA TOUR DU MIDI

lumineuse ; le Christ la pose sur la tête de sa mère qu'il bénit ; des anges à genoux, tenant des flambeaux à la main, assistent à cette scène divine. On lit sur la tête de Marie une expression angélique et céleste de remerciement. La tête du Christ, comme celle de sa Mère, est admirable de dignité, de simplicité et d'expression ! Tout cela ne fait-il pas rêver ?

Que dirai-je de cette page qui s'appelle la mort de la Vierge ? L'événement a ému les esprits célestes plus que les apôtres, qui sont là aussi, comme les anges. Mais, dans cette émotion, il y a quelque chose qui est comme un chant de triomphe ; cela remue le cœur et enlève à cette mort l'appareil d'une mort vulgaire. Ce n'est plus la Mère du Christ inspirant la douleur, c'est une âme dégagée des liens de la vie, et dont la venue prochaine réjouit le Ciel.

Le Christ reçoit l'âme de sa Mère dans ses bras, et l'emporte, comme on emporte un enfant. C'est là une idée dramatique. Comme cela émeut !

Quel tableau que celui du jugement dernier, à la porté centrale ! Michel-Ange n'a rien de plus terrible.

L'enfer est représenté par la continuation de lignes tourmentées, par l'expression de terreur donnée aux divers personnages, par des mouvements étranges, et non par des détails ridicules et repoussants.

Le côté des damnés est empreint d'un caractère farouche, désordonné, *ubi sempiternus horror*, qui contraste avec le style calme de la partie réservée aux élus. *Pax est tranquillitas ordinis*. Là, toutes les figures ont une placidité, une douceur quelque peu mélancolique qui saisit.

Parmi ces scènes terribles, l'une représente une femme, les yeux bandés, tenant un large coutelas à la main. Elle est à cheval, et, derrière elle, tombe, à la renverse, un homme dont les intestins s'échappent par une large blessure. C'est la vision de l'Apocalypse : « Et je vis apparaître un cheval blanc, pâle, et celui qui le montait s'appelait la mort, et l'enfer le suivait ».

« Il semble, dit un auteur connu, que la mort s'est élancée sur ce cheval monté par l'orgueilleux, et que, de son coutelas, elle a éventré cet homme dont la tête roule dans la poussière.

« Le geste de la mort, dont les jambes étreignent fortement le cheval, le mouvement abandonné de l'homme, l'expression effarée de la tête de l'animal, la composition des lignes : tout présente un ensemble terrible. L'exécution a quelque chose de heurté, de sinistre, de sauvage, de rude. Cela est harmonique ; la pensée l'exige »..

Mais, j'ai dépassé le temps prescrit. Je m'arrête. Ce que j'ai dit suffit.

Quel génie que celui de nos aïeux ! Quelles mer-
veilles a enfantées leur foi ! Quelle demeure ils ont
su bâtir au Christ et à sa Mère !

Oh ! n'est-il pas vrai qu'ici tous les murs sont
pierres précieuses !

